

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

**L' Univers jugé par lui-même ou études et documents sur
le journal "L' Univers" de 1845 à 1855**

Cognat, Joseph

Paris, 1856

Chapitre 1er. L'Univers et l'esprit révolutionnaire jusqu'en 1852

urn:nbn:de:hbz:5:1-24658

CHAPITRE I^{ER}

L'Univers et l'esprit révolutionnaire, jusqu'en 1852.

L'Église tolère une grande liberté, une grande diversité dans les opinions politiques. Les honnêtes gens, les gens raisonnables font comme elle.

Mais, comme elle aussi, ils repoussent tout ce qui porte le caractère révolutionnaire : les théories, le langage, l'esprit, les tendances qui vont au bouleversement de tout ordre établi, qui fomentent la haine et le mépris du pouvoir, qui provoquent les insurrections, qui jettent l'insulte à toutes les formes de gouvernement, qui applaudissent à toutes les révolutions, en proclament la légitimité, en appellent le prolongement et la durée ; voilà ce que jamais ni l'Église ni les honnêtes gens n'ont pu admettre.

Eh bien ! il s'est trouvé en France un journal religieux qui a professé et fait tout cela, qui a excité toutes ces tristes passions, et tenu sans relâche, pendant plusieurs années, contre tout ce qu'il y a dans le monde de plus respectable, le langage même de la démagogie.

Et ce journal s'est dit et se proclame aujourd'hui encore catholique avant tout, le plus catholique, que dis-je ? le seul catholique de tous les journaux !

Et il faut ajouter que c'est toujours au nom de l'Évangile qu'on l'a vu condamner toutes les monarchies ; c'est l'Évangile à la main qu'on l'a entendu appeler et encourager tous les peuples à la révolte ; c'est dans l'Évangile qu'il est allé chercher la source même de la démocratie.

Nous ne nous dissimulons pas que ce sont là des accusations bien graves ; aussi nous ne prétendons pas être crus sur parole. En choses si sérieuses, il faut citer ses preuves ; et quels que soient la tristesse et même le scandale de ces citations, quel que puisse être l'étonnement des lecteurs, c'est la partie importante, c'est même la seule nécessaire du pénible travail dont notre conscience nous a imposé le devoir.

Écoutons d'abord l'*Univers* deux jours après la Révolution de Février, et voyons en quels termes il parlait de la monarchie au lendemain de sa chute.

Après s'être vanté d'avoir dit, même avant M. de Lamartine, que *la Révolution française est un écoulement du Christianisme*, il ajoutait :

« Qui songe aujourd'hui en France à défendre la monarchie ? *Qui peut y songer ?* La France croyait encore être monarchique, et elle était déjà républicaine. » (27 février 1848.)

Puis bientôt, insultant la monarchie tombée, il disait :

« LA MONARCHIE MEURT DE GANGRÈNE SÉNILE. Elle attend à peine qu'on lui dise : Nous ne voulons plus de toi ; va-t-en ! le coup n'est plus nécessaire, LE GESTE SUFFIT. » (21 mars 1848.)

Avant ces dernières paroles, il avait déjà dit :

« La question aujourd'hui n'est plus entre la monarchie

et la république..... La monarchie n'est plus ; les rois l'ont tuée. — CE QUI EN RESTAIT HIER N'ÉTAIT PLUS QU'UN NOM. » (19 mars 1848.)

Puis, enfin, le 16 avril, le secret de ses sentiments intimes lui échappait, et il s'écriait avec transport :

« La démocratie triomphera..... LA TERRE NATALE DE LA DÉMOCRATIE EST L'ÉVANGILE ! » (16 avril 1848.)

Et, comme les monarchies se mettaient cependant de tous côtés en défense, l'*Univers*, insistant, leur jetait le défi, et annonçait hardiment que leur temps était à jamais fini :

« *Un instinct plus fort que les armées* crie en Europe que l'ère des couronnes est finie, et que la volonté des peuples n'est pas à la merci d'une bataille. Il peut y avoir quelque temps encore quelques hommes sur le trône : il n'y a plus de dynasties. La démocratie s'avance de tous les côtés à la fois, PUISSANTE, IRRÉSISTIBLE, VICTORIEUSE par l'enthousiasme et par l'effroi qu'elle inspire. » (16 avril 1848).

Mais ce n'était pas assez de proclamer le renversement de toutes les monarchies, il fallait encore les flétrir dans leur première origine, et c'est le 10 décembre que l'*Univers* se plaisait à écrire :

« Nous disons qu'en général *les pouvoirs humains sortent presque toujours d'une source impure*, qu'ils naissent la plupart dans l'iniquité ; que la plupart, en un mot, ont longtemps à porter le poids d'un péché d'origine. »

On se souvient de l'époque formidable, où, à la suite de la Révolution de Février, l'Italie et l'Allemagne parurent en feu : à ce moment-là même, et à la nouvelle des insurrections qui se succédaient coup sur coup, et jetaient la terreur dans tous les esprits, l'*Univers* ne voyait qu'une oc-

casion de prodiguer l'outrage aux rois qui succombaient :

« *Quel est celui d'entre ces rois, s'écriait-il, ... qui ne se riait pas du mépris des peuples autant que de leurs droits? Quel est celui qui ne s'appuyait point SUR LES PLUS VILS ET LES PLUS COUPABLES INSTINCTS pour gouverner, réduire et asservir les hommes? Quel est celui qui, dans sa chute et sa ruine, emportera l'estime ou seulement la pitié de la patrie?* »

Puis, recommandant les monarques à la clémence des peuples, il ajoutait avec un accent prophétique :

« Que les peuples soient partout cléments..... Qu'en abattant le trône, ils abattent aussi l'échafaud : LE TRÔNE NE SE RELÈVERA PAS. Où la foudre a frappé, que viendrait faire le glaive? Pour éteindre une race royale, il faut qu'elle se transforme et devienne une race de citoyens. »
(21 mars 1848.)

Enfin il disait, le 16 avril :

« La destruction du vieil édifice européen est aujourd'hui consommée ; elle sera complète et irrémédiable. »

On le voit, ce n'est pas de tel despote, de tel tyran qu'il s'agit ici : ce sont les rois, tous les rois de l'Europe ; c'est, avec tout le vieil édifice européen, la royauté, la monarchie elle-même qui est ici jugée, condamnée, outragée.— Et qu'on veuille bien songer parmi quelle effervescence de passions populaires tout cela était écrit, proclamé à la face du monde, dans un journal religieux ! — Encore ne citons-nous que quelques textes pris entre mille autres !

Cette joie déplorable, qui éclatait ainsi à la vue de tous les trônes renversés ou menacés, n'était égalée que par la passion ardente de ces mêmes hommes pour les principes républicains, et par le sentiment d'aise et de bonheur que faisaient éprouver à leur esprit et à leur cœur la Révolu-

tion de Février et le triomphe de la démocratie. Ils écrivaient, le lendemain des journées de Février :

« Revenue d'un premier mouvement de trouble, elle (la France) s'appliquera sagement, courageusement, *invinciblement*, à se donner des institutions en rapport avec les doctrines qu'elle a depuis longtemps DÉFINITIVEMENT ACCEPTÉES. » (27 février 1848.)

« Chacun sent que la monarchie a *définitivement* perdu sa cause, que la France est entrée *définitivement* dans une voie nouvelle, qu'elle est *définitivement républicaine*..... Point de parti contraire au principe républicain ! Point d'équivoques sur la portée de ce principe ! La meilleure des républiques, c'est la République. » (1^{er} mars 1848.)

« Les principes républicains n'ont trouvé d'obstacle nulle part. Ils ont pris place dans la société française comme des enfants nés avant terme, mais que tout le monde en somme attendait, et dont PERSONNE SURTOUT NE CONTESTE LA LÉGITIMITÉ. » (18 avril 1848.)

« Comment ! vous ne pouvez pas croire que la Révolution de Février ait parlé d'une manière efficace au cœur et à l'intelligence de vos concitoyens ? Vous ne pouvez pas croire qu'ils aient reconnu LA MAIN DE DIEU à ce grand coup ? Vous ne pouvez pas croire qu'en voyant la royauté morte, ils aient cessé de la croire vivante ? Ah ! ce n'est pas nous, c'est vous qui n'avez pas foi en votre œuvre ! » (5 avril 1848.)

L'Univers avait dit déjà, le 1^{er} mars :

« Ne voyons-nous pas L'ŒUVRE DE DIEU ? Ne voyons-nous pas que DIEU dans ses impénétrables desseins a suscité des mains qui n'étaient pas les nôtres pour renouveler dans les institutions de la France et du monde ce levain de l'Évangile dont nos pères les remplirent à l'origine et que la royauté infidèle y avait affadi ? »

Peu de temps avant les terribles journées de Juin, l'Univers accueillait l'adresse suivante d'un correspondant

d'Amérique, qui, *républicain par conviction*, félicitait les rédacteurs de l'*Univers* de l'esprit et de la tendance de leur journal :

« Votre attitude, surtout depuis le 25 février, est ce qu'elle doit être : vous ADOPTEZ TOUTES LES CONSÉQUENCES DE LA DÉMOCRATIE, et vous voulez que tous jouissent de ses bienfaits. Répétez sans cesse à vos concitoyens que c'est le seul moyen pour eux de jouir enfin de la paix intérieure, après tant de révolutions. Qu'ils jettent les yeux sur nous, *qu'ils nous imitent*, autant que le caractère français peut se plier aux usages d'un autre peuple, *et ils seront sauvés.* » (10 juin 1848.)

Enfin, le 20 juin 1848, au milieu des menaces de cette époque sanglante, l'*Univers* n'était effrayé que d'une chose, à savoir des courageux efforts des défenseurs de l'ordre pour sauver la France. Ce qu'il y avait d'esprit monarchique et anti-révolutionnaire, dans le projet de Constitution de l'Assemblée nationale, le désespérait :

« Nous avons été pendant une heure *oppressés* par la lecture de ce projet (de Constitution), dont chaque article était un démenti à la célèbre formule dont la république a fait un axiome. *Les libertés publiques dont nous jouissions sous les anciens gouvernements sont effacées d'un trait de plume; les institutions despotiques que nous a léguées le passé sont étendues et fortifiées.* NOUS SOMMES CENT FOIS PLUS EN MONARCHIE QUE SOUS LOUIS XIV OU NAPOLEON..... »

Il avait écrit, peu de temps auparavant :

« Nous l'avons vu plus d'une fois depuis un mois : il suffit de quelques heures pour organiser une émeute, et une émeute est une révolution. » (28 mars 1848.)

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en tout cela il faut reconnaître *la main de Dieu* ; de sorte que résister à la démocratie révolutionnaire de l'*Univers* est impie,

comme plus tard il sera hérétique de résister à toute théorie nouvelle qu'il lui plaira d'adopter ! La règle invariable de ces nouveaux docteurs consiste à mettre toujours Dieu et l'Église dans chaque extrémité contraire où ils se précipitent, et à rendre ainsi la Religion complice des plus malheureux excès.

Mais c'est peu que la France soit républicaine et démocratique : il faut aux rédacteurs de l'*Univers* une démocratie universelle.

A cette fin, il faut révolutionner l'Europe entière, provoquer partout l'insurrection ; partout, au nom de la liberté et de la religion, soulever les peuples contre les rois, et les nations les unes contre les autres ; il faut déchirer et refaire la carte du monde, et que ce soient les peuples eux-mêmes, les peuples rassemblés dans les clubs, et en armes dans les rues des capitales et sur les champs de bataille, qui remanient cette carte à leur gré, sans s'inquiéter du sang que cela doit coûter.

C'est à quoi l'*Univers* convie toutes les nations de l'Europe : l'Irlande contre l'Angleterre, la Sicile contre le royaume de Naples ; le Milanais, la Vénitie, la Hongrie contre l'Autriche ; la Pologne, les provinces Rhénanes, les États d'Allemagne contre la Prusse, la Russie et les royaumes du Nord ; tous les peuples en un mot contre tous les rois.

Mais c'est ici surtout qu'il faut citer :

« Les peuples faibles et opprimés doivent naturellement saluer avec allégresse les événements qui viennent de s'accomplir en France..... La nouvelle que la République était proclamée en France a réveillé dans toute l'Irlande les glorieux souvenirs de 1789. De notre première révolution

date ce qu'on a appelé la troisième émancipation irlandaise. Les événements de 1848 ne sont-ils pas destinés à compléter l'affranchissement qui reçut une si grande impulsion en 93 ?..... » (6 mars 1848.)

La jeune Irlande a-t-elle l'air d'hésiter contre l'Angleterre, l'*Univers*, fidèle à ses habitudes de style, recourt à la moquerie pour exciter la guerre civile :

« La jeune Irlande déclarera-t-elle la guerre à l'Angleterre ? Elle le doit ; après ses fanfaronnades, il ne lui est plus permis de reculer sans être écrasée *sous le poids du ridicule*.

A périr, nous espérons, pour son honneur, qu'elle préférera succomber les armes à la main. » (15 avril 1848.)

Puis bientôt, c'est la Sicile qu'il appelle à la révolte ; et cette invitation n'a été que trop écoutée :

« Nous aimons la Sicile, et *nous reconnaissons le droit qu'elle a de se soustraire à la domination napolitaine*. » (26 juillet 1848.)

Et avant cette date, on avait vu déjà se reproduire comme sans relâche les mêmes provocations, jusqu'à ce qu'enfin le sang ait coulé là comme ailleurs :

« Je crois que les ministres napolitains se trompent et que *leur détermination de se retirer de la guerre pour l'indépendance est une grande faute*. Charles-Albert n'en sera pas moins populaire et Ferdinand en sera beaucoup plus odieux... Il n'y a ici *aucun homme d'État à la hauteur des circonstances*.....

« Je pense que la Sicile est en quête d'un roi, et que, jusqu'à présent, nul prince n'a voulu répondre à ses vœux. Charles-Albert lui-même hésite ; il trouve, comme les autres, que le roi de Naples n'a pas encore suffisamment perdu ses droits sur la Sicile ; il préfère attendre que ce prince les ait perdus *au moins au même degré sur une autre couronne*. » (17 juin 1848.)

Dès le 2 mars, l'*Univers* avait, du reste, publié avec bonheur le célèbre pamphlet du P. Ventura sur la *question sicilienne en 1848*, « travail remarquable, disait-il, et dont la traduction a été faite pour l'*Univers* sous les yeux de l'illustre religieux. »

Or, voici un des passages de ce travail, qui demeurera comme un des monuments les plus tristes de l'emportement des esprits, à cette lamentable époque :

« Le gouvernement napolitain avait jusque-là porté (à la Sicile) le fléau de la corruption, de l'appauvrissement, de la guerre, de la faim, de l'occupation étrangère; il ne lui restait plus qu'à lui porter celui de la peste. *Il voulut, et il réussit à lui faire présent de ce dernier fléau.* En effet, violant par la force les lois sanitaires, et malgré les protestations et les réclamations des autorités locales, il fit aborder à Palerme *un bâtiment chargé d'uniformes de soldats portés par les militaires morts à Naples du choléra*, ET IL EUT AINSI LA SATISFACTION CRUELLE D'INOCULER A LA SICILE CETTE MALADIE TERRIBLE qui moissonna dans la seule ville de Palerme quarante mille habitants.

« D'autres villes de l'île ne voulant pas encourir le triste sort de Palerme firent des cordons sanitaires..... Eh bien ! ce fut un crime pour ces malheureuses cités d'avoir refusé d'être empestées... Un homme, dont le nom est déjà associé dans l'histoire aux noms des monstres les plus cruels de l'antiquité, y fut envoyé avec des pouvoirs illimités..... On eut la barbarie de massacrer de tout jeunes gens sous les yeux de leurs parents. Les femmes mêmes ne furent pas épargnées..... » (2 mars 1848.)

Certes, si le roi de Naples a pu conserver jusqu'à ce jour son trône et sa vie, ce ne sont pas les accusations atroces qui ont manqué contre lui.

Quoi qu'il en soit, en attendant la révolte dans le

royaume de Naples, l'*Univers* s'était empressé de saluer l'insurrection milanaise :

« La nouvelle de la *révolution à Vienne*, tombant comme la foudre au milieu des combattants, ne peut manquer de décider la lutte en faveur de l'héroïque population milanaise. » (2 mars 1848.)

Ce malheureux journal n'a, cela va sans dire, que des éloges pour les insurgés et pour les révolutionnaires étrangers, qui, à Milan comme partout, excitaient le peuple à la révolte, et des paroles de mépris pour les vieux généraux fidèles à leur souverain et à leurs serments :

« Tous les citoyens français qui habitaient Milan se sont mêlés à cette lutte avec *une ardeur et un courage admirables*.... Ainsi finit, à l'éternel honneur des Milanais, cette lutte de cinq jours et de cinq nuits.... Et *cette belle œuvre*, ils l'ont accomplie sans aucun secours étranger, par le fait seul de leur courage individuel, qui n'a pu être égalé que par leur modération et leur humanité. » (30 mars 1848.)

« La lutte à Milan paraît avoir été acharnée ; les habitants, malgré leur héroïsme, auraient peut-être succombé, car Radetzki, furieux, avait juré la destruction de la ville ; mais, *heureusement, il n'a trouvé des instruments dociles que dans une assez faible partie de ses troupes*. Non-seulement les Hongrois, mais encore les chasseurs tyroliens et les grenadiers lombards se sont rangés du côté du peuple. » (26 mars 1848.)

Si quelque part la révolte est comprimée, l'*Univers* se hâte de prédire que ce n'est pas pour longtemps :

« La Confédération germanique est dissoute par cet événement. Non-seulement la chaîne est rompue, MAIS CHAQUE ANNEAU SERA BRISÉ. Le roi de Prusse, en rétablissant l'ordre dans les rues de Berlin, n'a gagné que quelques courts instants de trêve. Quelles que soient les concessions qu'il

s'apprête à faire, elles ne lui feront pas pardonner ses lenteurs. » (21 mars 1848.)

Enfin, la chute probable et définitive de toutes les monarchies, *la destruction du vieil édifice européen*, est un spectacle qui le fait tressaillir de joie, et il convie la France à ne pas laisser cette œuvre inaccomplie :

« En quinze jours, l'Europe tout entière a changé de face et de forme : *en quinze jours des événements immenses peuvent s'accomplir*. Quel gouvernement oserait se dire aujourd'hui qu'il a *quinze jours* d'existence ? (28 mars 1848.)

Le journal catholique n'épargnera pas même le terrain de la souveraineté pontificale : c'est l'Italie, l'Italie tout entière, comme l'Allemagne, qui va se constituer en une ou plusieurs républiques :

« La destruction du vieil édifice européen est aujourd'hui consommée ; elle sera complète, irrémédiable. Tandis que Charles-Albert rêve le sceptre de la Haute-Italie, et que Ferdinand et Frédéric-Guillaume se disputent le titre d'empereur d'Allemagne, l'ITALIE et l'Allemagne se demandent si elles se constitueront l'une et l'autre EN RÉPUBLIQUES UNITAIRES, ou si elles se diviseront en républiques fédérées. *La question n'est pas prématurée, quoique les princes allemands soient encore dans leurs capitales, et qu'une armée autrichienne tienne encore les clefs de l'Italie.* » (16 avril 1848.)

A cette triste époque, on s'en souvient, l'Angleterre seule jouissait d'une tranquillité relative, au milieu des bouleversements du reste de l'Europe : cet état de choses parut à l'*Univers* une anomalie et comme un scandale qui ne pouvait durer longtemps. En conséquence, il prit l'initiative pour sommer *les hommes qui avaient en main l'autorité* de ne pas rester en arrière, et de hâter leur marche trop lente dans la voie du progrès démocratique :

« Nous savons que l'Angleterre possède des institutions qui lui ont permis de traverser les siècles en évitant les secousses révolutionnaires ; mais *la marche lente* qu'elle a suivie jusqu'à ce jour dans la voie du *progrès démocratique* ne saurait prévenir les dangers qui la menacent aujourd'hui dans son propre sein. Les institutions britanniques peuvent se prêter aux *exigences impérieuses de l'ÈRE NOUVELLE* ; mais les hommes qui ont en main l'autorité DOIVENT SE HATER D'EN ÉLARGIR LES BASES. » (22 mars 1848.)

M. Cobden était son héros :

« Nous nous réjouissons pour l'Angleterre de l'initiative que prend M. Cobden. *Son programme est intelligent*. Les réformes dont il va poursuivre la réalisation sont aussi sages qu'urgentes ; elles nous paraissent de nature à donner à toutes les classes qui ont des griefs à faire redresser la somme de satisfaction la plus large qu'elles puissent attendre. *La plupart des abus* que la nouvelle ligue va combattre sont des RESTES ABSURDES DES TEMPS FÉODAUX, *qui révoltent* les plus simples notions de justice. » (29 mars 1848.)

L'un de ces abus, c'était la franchise de tous droits de succession pour les seigneurs ; l'autre, c'est le droit d'aînesse. Écoutons l'*Univers* :

« La question du droit d'aînesse est depuis longtemps jugée ¹. L'Angleterre aura été le dernier État de l'Europe où l'aristocratie ait joui de ces abus ; mais il est à désirer qu'elle ait l'intelligence de céder à temps, si elle ne veut être emportée avec eux. »

Et plus loin, encore à l'honneur de M. Cobden et de son programme :

¹ On sait que l'*Univers* de 1854, 55 et 56 est devenu le champion zélé du droit d'aînesse, non-seulement en Angleterre où ce droit existe encore, mais en France où il a été détruit depuis trois quarts de siècle, et où ce savant journal soutient que le rétablissement du droit de primogéniture est absolument indispensable à l'ordre public et social comme à l'agriculture.

« Le programme de M. Cobden nous paraît être pour l'Angleterre un programme de salut. Les événements qui bouleversent l'Europe ne permettent guère de douter de son succès. » (29 mars 1848.)

Ainsi, tandis que les honnêtes gens de tous les partis tremblaient d'effroi à la vue des événements que le génie déchaîné des révolutions accomplissait coup sur coup dans toute l'Europe, c'était un journal religieux qui battait des mains, qui applaudissait à toutes les insurrections, que dis-je ? qui sanctifiait toutes les émeutes, qui les provoquait, les encourageait, qui flattait partout et envenimait les passions populaires en Angleterre et en Irlande, en Sicile, à Naples, dans le Milanais et dans l'Italie entière, à Berlin, à Vienne, en Hongrie, dans toute la Confédération germanique.....

L'*Univers* prévoyait bien que, de ces entreprises anarchiques, une conflagration universelle, une guerre européenne pouvait naître par l'intervention de la France républicaine, venant en aide aux peuples révolutionnaires, et dans cette prévision il engageait la France à ne pas refuser son concours :

« Pour qu'une guerre européenne devint possible, il faudrait ou que l'*Autriche écrasât l'Italie*, ce qui ENTRAI-
NERAIT NOTRE INTERVENTION, ou que la Pologne vaincue dans son dernier effort, et ne pouvant point compter sur l'Allemagne, nous demandât un secours que l'on ne songerait pas sans doute à lui refuser. » (12 avril 1848.)

Et maintenant il est juste de se demander : Mais cette manie de révolutions n'a peut-être été qu'un accident, infiniment triste il est vrai, mais passager dans l'esprit et le langage des rédacteurs de l'*Univers*?—Nous ne pouvons le penser, et nous sommes obligés de dire au contraire

que les événements de 1848 semblent n'avoir fait que révéler d'une manière éclatante les instincts révolutionnaires qui avaient toujours été le fond de leur âme.

Dès l'année 1846, du nord au midi, la politique de l'*Univers* plaidait partout le remaniement de la carte de l'Europe et menaçait l'Autriche, la Russie, la Bavière, la Prusse, l'Italie, etc. Voici en quels termes il parlait, dès 1846, du mouvement italien fomenté par l'abbé Gioberti et par les autres révolutionnaires piémontais :

« Déjà un grand nombre de cœurs généreux que de coupables théories avaient entraînés, il y a quelques années, dans les loges des Carbonari, manifestent des *tendances qui peuvent être hautement avouées*, même devant ceux qui sont le moins disposés à y applaudir. Nous voulons parler ici de *ce qui n'est pas encore un parti, mais le sera bientôt*, de ce nombreux public qui commence à se former autour de plusieurs écrivains distingués, et *pour la plupart chrétiens fervents*, lesquels, sans se préoccuper des institutions politiques, font de *l'expulsion de l'étranger le premier de leurs vœux*, et déclarent sans détour qu'il ne peut être réalisé que par *l'avènement du chef de la maison de Savoie au trône lombardo-vénitien*. » (3 juin 1846.)

Si plus tard l'*Univers* redoute une guerre entre l'Autriche et l'Italie, c'est uniquement dans la crainte que le despotisme militaire ne compromette les intérêts de la révolution qui se prépare :

« La liberté extérieure s'obtient, il est vrai, à coups de canons; mais la liberté intérieure s'accommode mal de ce *despotisme militaire* sous lequel il n'y a point de victoires. La République et l'Empire ne nous donnèrent qu'une effroyable servitude, malgré les lauriers qu'ils nous valurent... Il y a là une leçon pour le monde, dont la France a fait les frais, et ce serait grand dommage qu'elle fût entièrement perdue. » (15 septembre 1847.)

L'*Univers*, parlant quelques jours auparavant des affaires d'Italie, prêtait à l'Autriche la politique que voici :

« L'influence de l'étranger en Italie repose sur les embarras intérieurs des gouvernements de la Péninsule, et surtout sur la tutelle qu'il s'est arrogée sur la papauté... L'Autriche l'a compris; elle a cherché à retenir par *la ruse et par la violence un pouvoir qui n'a en soi rien de légitime*. Personne ne doute que la conspiration qui a menacé d'ensanglanter Rome *n'ait été fomentée* par elle et le PARTI RÉTROGRADE dont elle soutient les espérances. » (24 août 1847.)

« Outre un intérêt éventuel de conquête, l'Autriche a donc les motifs les plus puissants pour s'opposer, au degré où elle peut, à toutes les mesures qui seraient de nature à pacifier d'une manière permanente le centre de la chrétienté. » (14 août 1846.)

« *Encourager les insurrections* pour avoir à les réprimer, est une *tactique* dont l'AUTRICHE A PRIS LES HABITUDES depuis les événements de la Gallicie. » (24 août 1847.)

S'agit-il de flétrir des crimes politiques dont le véritable caractère est encore inconnu, mais que tous les honnêtes gens ont vus avec effroi, c'est sans la moindre hésitation que l'*Univers* les attribue au gouvernement lui-même, et voici en quels termes il pousse à de sanglantes représailles :

« Il semble qu'il y ait entre l'*Autriche et la Russie* une *exécrable émulation de cruauté*, et que ces deux gouvernements luttent à qui sera le premier *ivre de sang humain*. Mais l'AUTRICHE l'EMPORTE peut-être; la brutalité russe n'est pas si lâche : le *czar fatigue ses bourreaux*, M. de Metternich *soudoie des assassins*..... En France, des actes semblables à ceux que le monde lui reproche ne pourraient déshonorer le pouvoir que si le pouvoir était AUX MAINS DES DERNIERS BANDITS; et ces bandits ne tarderaient guère à recevoir la juste punition de leurs forfaits. » (31 mars 1846.)

« *Le cabinet de Vienne..... n'est plus pour les peuples que l'héritier des traditions gouvernementales des Henri IV et des Barberousse.* » (14 août 1846.)

Il disait encore, quelques mois avant Février 1848 :

« Nous trouvons que l'Autriche a eu parfaitement raison de se rapprocher du vorort de Berne au moment où elle prenait possession de Ferrare. L'un et l'autre gouvernements, également spoliateurs, sont vraiment dignes l'un de l'autre... Ce ne sera, du reste, qu'une preuve et un signe de plus de l'affinité naturelle *du despotisme absolutiste et de l'absolutisme radical.* » (11 septembre 1847.)

Aussi, c'est la religion elle-même qui est presque réduite, suivant l'*Univers*, à *désirer les révolutions*. Autrefois, au lieu d'insulter les princes coupables, on priait Dieu de les éclairer et de leur pardonner. Mais l'*Univers* a changé tout cela :

« Les actes des empereurs de Russie et d'Autriche, les abjectes folies du roi de Bavière font amplement voir ce qu'il faut attendre du *pouvoir royal, sans contrepoids dans le sanctuaire* ET DANS LES LOIS. Il a reçu inutilement de sanglantes leçons : il est toujours le même, il n'a pas changé. *La religion végète à son ombre, asservie et avilie comme les peuples*, en partie inutile, privée de toute action sociale, impuissante à prévenir d'inévitables révolutions, PRESQUE RÉDUITE À LES DÉSIRER. *C'est l'ordre sans vie, c'est la religion sans liberté.* » (7 décembre 1847.)

Enfin, au lendemain des journées de Février, la passion révolutionnaire longtemps comprimée en Autriche s'échappe en bouillonnant. L'*Univers* triomphe, à cette nouvelle, et s'écrie :

« Personne ne sait en France si, à l'heure où nous écrivons, l'empereur est encore sur le trône. Ce que tout le monde sait très-bien, c'est qu'il n'y est pas pour longtemps. Un tel POUVOIR NE TOMBERA POINT À DEMI. Dans tous les cas,

cette grande puissance de la maison d'Autriche, ce *joug qui étouffait tant de nationalités est à jamais brisé. LA LOMBARDIE EST LIBRE, LA BOHÈME EST INDÉPENDANTE, LA GALICIE S'ÉCHAPPE DES ENTRAÎLLES DÉCHIRÉES DU MONSTRE QUI L'AVAIT MUTILÉE AVANT DE L'ENGLOUTIR* : gage certain d'une résurrection entière et prochaine ! » (21 mars 1848.)

En même temps que l'*Univers* appelait et encourageait dans ces termes les mouvements insurrectionnels contre l'Autriche et la Russie, il sommait avec menaces le roi de Prusse de donner plus entière satisfaction aux instincts démocratiques de ses sujets :

« On ne joue pas impunément, lui disait-il, soit avec le système représentatif, soit avec la démocratie, et il faut se résigner à leur faire de bonne grâce leur part légitime, quand on ne veut pas rendre inévitable et prochain un nouveau partage du pouvoir social. » (9 février 1847.)

Quant aux concessions libérales déjà faites par le roi de Prusse, l'*Univers* constate qu'elles n'ont été accordées qu'avec hésitation ; il discute les cas de conflits violents et sanglants, et conclut ainsi :

« On musèle aisément *les révolutions vieilles et édentées* comme l'est maintenant la nôtre ; mais quand elles sont pleines encore des folles illusions de leur jeune âge, on ne les dompte qu'en ouvrant une vaste carrière à leurs légitimes instincts. » (9 février 1847.)

Enfin, revenant sur le même sujet, il juge ainsi la constitution prussienne :

« Ce qui nous paraît le plus dangereux dans cette artificieuse combinaison, c'est *le dernier mot* que le roi se réserve en cas de dissentiment. Si les élections urbaines et rurales jouissaient d'une plus grande liberté, elles amèneraient dans les Etats-généraux *une opposition démocratique*. A défaut d'une voie régulière pour s'exprimer, l'opposition s'agitiera jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la satisfaction de ses

justes griefs, et l'esprit public ne reprendra du calme que lorsqu'il se sentira réellement représenté dans les Etats-généraux.

« Quoi qu'il en soit, si la constitution prussienne est peu de chose au point de vue abstrait, c'est, en l'envisageant DANS SES INÉVITABLES CONSÉQUENCES, un pas immense et UNE RÉVOLUTION. » (24 février 1847.)

On le voit, les citations des temps antérieurs à 1848 expliquent celles des temps qui ont suivi. C'est toujours le même esprit, l'esprit révolutionnaire.

Aussi, quand l'ordre commence à se rétablir en France et en Europe, quand une réaction courageuse se déclare contre les idées et les mouvements anarchiques, quand les trônes ébranlés reprennent un peu de solidité, et que la révolution peu à peu perd du terrain, à la fin de 1848, l'*Univers*, loin de s'en réjouir, s'en afflige ; on voit à ses murmures que les événements tournent contre ses désirs. Ce qui le préoccupe en Allemagne, en Italie, en France, ce n'est pas le rétablissement de l'ordre, c'est l'avenir de la révolution :

« Oui, nous jouons un pauvre rôle dans les affaires d'Italie ; nous abandonnons des peuples que nous avons promis de secourir..... Il est déplorable assurément que nous nous soyons tant avancés. » (3 octobre 1848.)

Les concessions libérales faites par l'empereur d'Autriche ne lui inspirent aucune confiance :

« Nous voulons protéger ce pays contre la domination d'un prince *trop nouvellement converti au libéralisme* pour qu'il n'y ait pas lieu de douter de la sincérité de ses sentiments. » (26 août 1848.)

« Il ne faut pas voir seulement dans les Magyars les hommes qui voulaient tenir sous le joug les Croates, les Valaques, etc. ; il faut y voir aussi ceux *qui revendiquaient*

leur indépendance nationale, ceux qui refusaient à la *camarilla de Vienne* le droit d'annuler les conditions de leur accession à l'empire d'Autriche, et de transformer leur pays en départements autrichiens. » (23 août 1849.)

Quant à l'ordre intérieur des Etats, ce que l'*Univers* redoute par-dessus tout, ce ne sont pas les divisions, les luttes perpétuelles : c'est le principe d'unité. Les insurrections lui semblent peu à craindre, là où existe pour le peuple la liberté illimitée de la tribune et de la presse, car :

« Ce qu'il y a d'admirable par-dessus tout dans la liberté, c'est que le caractère de l'homme y reprend sa noblesse et sa vigueur. » (2 mars 1848.)

« *Les insurrections ne sont à craindre que dans les pays où le peuple est privé du droit de parler, d'écrire et de PROCESSIONNER.* »

Ceci nous fait souvenir de ces *processions* menaçantes qui venaient à un jour donné jeter l'épouvante dans Paris. La circulation était interrompue, les boutiques se fermaient, les gens paisibles rentraient dans leurs demeures. Eh bien ! c'était là pour le journal catholique le beau idéal de la liberté ; et c'était le 12 avril 1848, quatre jours avant la fameuse procession du 16, qu'il écrivait ce qu'on vient de lire.

Du reste, l'*Univers* use du grand nom de *Devoir* avec la même aisance que du saint nom de l'Evangile ; l'un et l'autre viennent tour à tour autoriser ses provocations révolutionnaires :

« Notre *devoir* est de soutenir partout *l'esprit de liberté contre le principe d'unité absolue* qui, dans tous les pays de l'Europe, menace d'absorber tous les droits de l'homme dans ceux de l'Etat. » (23 juillet 1848.)

Ce *devoir*, l'*Univers* le remplit en France, même au lendemain de Mai et de Juin. Sa grande sollicitude est pour la liberté, qu'il voit compromise par la fermeture des clubs

et par la dissolution des ateliers nationaux. Voici ce qu'il disait dès le lendemain de la journée du 15 mai :

« Victorieux, les représentants sauront, nous n'en doutons pas, donner à leur dignité outragée la satisfaction qu'elle réclame et que l'intérêt même de la patrie exige, *sans faire expier à la liberté le crime des factions.* » (16 mai 1848.)

Il exprimait les mêmes alarmes le 28 juin, et ajoutait le 3 juillet :

« Croit-on que le désarmement, que les mesures de police, que les lois proposées contre la presse et contre les associations, puissent sauver la société? Ce sera beaucoup si ces moyens lui procurent un répit de quelques années, pleines encore de trouble et d'angoisses. » (3 juillet 1848.)

Puis au mois d'octobre, quand l'élection à la présidence se prépare, quand la France commence à respirer, dans l'espérance au moins de l'ordre matériel, l'*Univers* semble craindre que la révolution ne lui échappe, et il exprime ainsi ses inquiétudes et ses regrets :

« Nous avons l'instinct de l'obéissance. Paul-Louis Courier, qui nous connaissait, disait, il y a une trentaine d'années : *Nous sommes un peuple de valets*; nous sommes toujours les mêmes, nous passons sans transition de la révolte la plus audacieuse au servilisme le plus bas.....

« *Plus une nation est forte contre le pouvoir*, plus elle est libre, ajoutait-il. Le pouvoir a une tendance invincible à empiéter; s'il ne rencontre pas d'obstacles, il devient rapidement absolu. La science de la politique et de la liberté consiste à garantir contre ses excès les droits des citoyens. » (20 octobre 1848.)

Ce n'est même qu'avec douleur qu'il abandonnait plus tard la liberté des clubs :

« Nous sommes contre les clubs comme nous étions, en 1848, contre les banquets; mais ce n'est pas sans regret et sans douleur. » (28 janvier 1849.)

C'est jusqu'en 1851 que l'*Univers* a défendu la Révolution de Février; et le 18 avril il la défendait encore par cette considération que les vérités religieuses, *dont elle a rompu les chaînes, sont plus nombreuses que les détenus politiques dont elle a ouvert les cachots* :

« ON NE DEVRAIT PAS AUTANT L'OUBLIER, ajoute-t-il, dans le procès qu'on lui intente et qu'on allonge tous les jours. »
(18 avril 1851.)

Enfin, il est un mot cher à tous les théoriciens de l'insurrection, un mot inscrit sur le drapeau de tous les révolutionnaires depuis 93, c'est que *la révolte est le plus saint des devoirs*.

Ce mot n'a pas manqué à l'*Univers*. Nous le trouvons fréquemment sous la plume de ses rédacteurs. Nous l'y trouvons dès 1847, avec quelques ménagements sans doute, mais avec trop d'insistance pour que la signification en soit douteuse. Ainsi il disait au mois de novembre 1847 :

« C'est quand le pouvoir vient tyranniser la conscience...
QUE LA RÉVOLTE EST RÉELLEMENT le plus SAINT DES DEVOIRS. »
(20 novembre 1847.)

Cette proposition n'était du reste que la conséquence d'une théorie que l'*Univers* avait développée longuement deux mois auparavant. A l'encontre de M. Liadières, l'*Univers* n'admettait pas que l'exemple des premiers chrétiens, *qui ont enduré pendant trois siècles les plus horribles persécutions sans se révolter contre les empereurs, fût suffisant pour obliger le Français du XIX^e siècle* :

« Eh quoi! s'écriait-il, nous n'aurions d'autre droit que celui de mourir et de prier pour la conversion des tyrans! »
(24 septembre 1847.)

L'exemple d'Harmodius, d'Aristogiton et du *premier des Brutus*, lui semblait beaucoup plus sûr et plus concluant que celui des martyrs :

« Il est manifeste que les entreprises contre sa personne (de l'usurpateur) SONT DES ACTES BONS ET HONORABLES. L'antiquité païenne en a jugé ainsi à l'égard d'HARMODIUS ET d'ARISTOGITON, et à l'égard DU PREMIER DES BRUTUS. » (1848.)

Ici du moins l'*Univers* admettait qu'il peut y avoir dans le paganisme quelque vérité et quelque vertu ; mais hélas ! où allait-il les chercher ?

En 1851, même doctrine :

« LE DROIT D'INSURRECTION PEUT ÊTRE LE PLUS SAINT DES DEVOIRS, dans certains cas. » (18 avril 1851.)

Telle était la traduction donnée par l'*Univers* à l'*Estote subditi potestatibus sublimioribus*, de saint Paul.

Ainsi, c'est dans le temps même où tous les trônes de l'Europe étaient chancelants ou à terre, c'est quand cette formule sacramentelle de l'insurrection retentissait dans les clubs et dans les rues, était répétée par toutes les feuilles révolutionnaires, c'est alors que l'*Univers* la répétait à son tour, l'interprétait, la commentait avec complaisance, et se faisant le casuiste religieux de la révolte, énumérait les cas et les conditions où l'insurrection armée contre le pouvoir était non-seulement permise, mais revêtait le caractère sacré du *plus saint des devoirs* !

Au reste, tout se tient dans l'*Univers*. S'il sanctifiait la révolte armée, c'est que la révolte produit la révolution ; et la révolution devait à son tour établir dans le monde le règne universel de la démocratie.

Or, pour les rédacteurs de l'*Univers*, la démocratie n'était pas seulement un régime politique plus heureux et plus légitime que tous les autres, c'était une religion : ce n'était pas seulement l'avènement du règne du peuple, c'était l'avènement du règne de l'Église et de l'Évangile sur la terre. Nous n'exagérons rien ; qu'on veuille lire le chapitre suivant.

CHAPITRE II

L'Église et la Démocratie.

Ce n'était pas assez pour l'*Univers* de professer, comme nous venons de le voir, les maximes les plus révolutionnaires, de les propager dans toute l'Europe, d'applaudir à toutes les révolutions, de les encourager de toutes parts : il fallait rendre la religion complice de tous ces excès.

Car tout cela, au nom de qui et par quelle autorité l'*Univers* a-t-il prétendu le faire ? — Chose étrange ! c'est au nom de l'Évangile, au nom du christianisme et par l'autorité de l'Église elle-même.

Oui, il était réservé à ce siècle de voir un journal religieux déclarer nettement, à plusieurs reprises, que la Révolution est *un écoulement du Christianisme*, que *ses prémisses sont dans l'Évangile*, et, enfin, que la démocratie est *filie même de l'Église*.

C'est ici qu'il faut se hâter de citer, car tout cela est tellement extraordinaire, si identique avec des hérésies souvent condamnées par l'Église, qu'on se prend quelquefois à douter si l'on a bien lu, ou si l'on n'a pas sous les yeux